

ROMAN

Alexei Oline

La machine de la mémoire

traduit du russe par Joëlle Dublanchet

inédit



PRIX ДЕБЮТ
La nouvelle littérature russe

Extrait de la publication

 **l'aube**

LA MACHINE DE LA MÉMOIRE

Collection *l'Aube poche*
dirigée par Marion Hennebert.

Ce livre a été proposé à l'édition
par Manon Viard.

Série animée
par Christine Mestre.

Les éditions de l'Aube
remercient la Fondation Debut
pour son soutien à cette publication.

Titre original : Машина Памяти

© Алексей Олин

© Éditions de l'Aube, 2013
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0800-9

Alexei Oline

La machine de la mémoire

roman traduit du russe
par Joëlle Dublanchet

éditions de l'aube

Extrait de la publication

La machine de la mémoire

« Peux-tu me dire l'heure ?

— Heure de Moscou : huit heures, quarante-deux minutes, cinquante-cinq secondes. Nous sommes le mardi 1^{er} avril.

— Merci. Tu as le dos tout blanc.¹

— Heure de Moscou : huit heures, quarante-trois minutes. Mardi 1^{er} avril... heure de Moscou... »

J'ai eu tort de le chercher.

L'homme-horloge se balance de droite à gauche.

Il porte sur la tête un casque en carton et en feuille d'aluminium : il incarne une émission énergétique extraterrestre. Il a les mains le long du corps, les épaules redressées. Le maintien est irréprochable. La robe de chambre ouverte laisse voir une poitrine maigre parsemée de poils rares. C'est une robe de chambre à rayures, pleine de taches de graisse,

1. Blague du 1^{er} avril. L'une des phrases du dictionnaire très restreint d'Ellotchka Chtchoukina, personnage du roman d'Ilf et Petrov, *Les douze chaises*.

comme celle de Hodja Nasreddine¹. Il porte aux pieds de touchantes pantoufles chiens. On a du mal à définir la race de ces chiens-là.

Mettez ce gars la tête en bas, et vous obtiendrez un non moins touchant balancier.

Les gens affairés ne manquent pas ici...

« Heure de Moscou : huit heures, quarante-quatre minutes. Mardi 1^{er} avril ! »

Comme le temps passe vite...

Les infirmiers font sortir l'homme-horloge de la salle à manger. Le personnel s'énerve vite.

Me retrouvant à l'hôpital psychiatrique, je déclarai à Mister Sytch²:

« Docteur, je suis normal. Je suis ici par erreur. »

À l'instant même où je prononçais ces mots, je compris que c'était inutile.

« Nous allons étudier votre cas, répondit-il. Ne vous inquiétez pas. »

On l'appelle Mister Sytch à cause de son nez caractéristique et de ses lunettes. Il a l'allure d'un poisson-chat. Et les mêmes moustaches. C'est le type même du psychiatre : solide, soigné de sa personne, calme. En costume et cravate. Avec des chaussures brillantes tant elles sont astiquées.

1. Personnage mythique – à la fois sage et fou – de la culture musulmane.

2. Le mot désigne un oiseau de nuit, de l'espèce des hiboux.

Ce sont mes ancêtres qui m'ont coffré ici. Pour mon bien, figurez-vous.

Au petit déjeuner, on sert une bouillie d'avoine collante et froide, un sandwich avec du beurre et une tranche de fromage fine comme du papier à cigarette, un sirop à base de fruits secs. Une bouffe dégueulasse. Ils complètent le tout avec des comprimés et des petites poudres qui font que l'organisme se détraque et que l'appétit disparaît complètement. Dans leurs salles de réunion sont accrochées des affiches où figurent les noms des médicaments et leurs spectres d'action. Ces affiches ressemblent à celles de l'offensive des armées allemandes.

Manœuvres halopéridoliennes.¹

L'hôpital psychiatrique, ce sont des portes fermées. Les Doors² ne sont pas les bienvenus. Aldous Huxley³ y est interdit.

Dans le cabinet de Mister Sytch, sur une petite étagère, il y a une bouteille carrée sur un support, et dans cette bouteille, un bateau.

Le goulot est fermé hermétiquement par un bouchon. Le bateau est joli : noir, avec une bande dorée

1. De Halopéridol, médicament antipsychotique.

2. The Doors, groupe de rock américain « culte » : Jim Morrison en était le chanteur-compositeur.

3. Écrivain britannique (1894-1963). A publié *Le Meilleur des mondes* en 1932.

sur le flanc ; le pont est verni ; les voiles semblent gonflées par le vent ; les minuscules canons sont d'une grande précision ; la proue est ornée d'une antique déesse grecque.

Seulement voilà, cette frégate ne tiendrait pas une minute en pleine mer. Selon moi, le petit bateau et Mister Sytch se ressemblent. Le deuxième n'est beau et sûr de lui qu'à condition de rester sur le territoire de l'hôpital.

Pour nous redonner le moral, on a mis des hamsters dans un aquarium vide. Regardez, ils sont dans le couloir. Sur le mur au-dessus de cet aquarium, on a écrit, avec de la peinture à l'huile rouge : « La beauté sauvera le monde ! »

Les hamsters sont de petites créatures zélées. Ils font tourner la roue inlassablement.

Ils vivent pratiquement sur des roues. Comme nous.

Le pourcentage des fous dans le monde est supérieur à ce que vous imaginez.

Tout a commencé lorsque...

1

J'ai été plaqué par une fille au mois de mars. Elle s'est tirée avec le capitaine de l'équipe de basket de la fac. Au moment de partir, elle m'a dit :

« On pourrait rester amis. »

Phrase digne de figurer en haut du palmarès des phrases d'adieu stupides.

Imaginez une plaisanterie dans l'autre sens : des dirigeants politiques signent un accord de paix, se serrent la main, se donnent l'accolade, des tapes dans le dos, en disant : « Peut-être qu'on pourrait *rester ennemis*? »

« Non.

— Vous êtes tous les mêmes, a-t-elle dit. D'ailleurs, je n'aime pas les journalistes. »

Après cette phrase, j'ai marché jusqu'au soir à travers la ville et j'ai bu de la bière.

« D'ailleurs, me suis-je dit en moi-même, je suis médecin. »

La ville ressemblait à une boîte de sprats périmés. Je déteste les sprats.

Le ciel était assorti: expectorations de fumeur, veines apparentes. Pendant la nuit: la neige; pendant le jour: la pluie. Et après la pluie, ça ne sent pas l'ozone, mais le tabac bon marché. D'ailleurs, vous le savez, quand le temps est dégueulasse, un homme normal ne met pas le nez dehors. Traverser la rue pour aller faire ses courses s'apparente à un exploit.

Mais un journaliste doit rassembler des matériaux.

Ce que, d'une manière générale, je faisais dans les boîtes de nuit.

J'ai téléphoné à Igor à 22 heures et je lui ai demandé s'il était occupé. Il m'a dit que non et qu'il me tiendrait compagnie avec plaisir. On a convenu de se rencontrer à l'entrée de l'Arche.

Je loue un appartement d'une pièce en banlieue, derrière le centre de location de canots; les coupures d'électricité et d'eau y sont fréquentes. En revanche, le loyer n'est pas cher, et il n'est pas si facile que ça pour mes parents de venir de l'autre bout de la ville jusque chez moi.

C'est une façon d'être indépendant.

Une petite rue étroite, goudronnée, qui décrit des huit, zigzague entre des immeubles de quatre étages délabrés. Sur un mur, on a formé avec des briques rouges l'inscription: « Gloire aux Olympiades de Moscou 1980! » Avec le petit ourson olympique. Je longe une aire de jeux abandonnée, je passe devant

les ruines d'une petite ville de conte de fées. On en construisait dans les années 1990: c'était la mode. Non pas des ruines, mais des petites villes de ce genre. D'une grande chambre qui pue l'urine, il fallait courir sur un parquet en bois, arriver dans une chambre plus petite, se laisser glisser sur une pente raide jusqu'à tomber directement entre les pattes d'un crocodile verni, souriant de toutes ses dents. Et ensuite extirper les échardes de son derrière.

En prenant des raccourcis, je suis arrivé vingt minutes plus tard sur le quai de la Volat.

La Volat est une rivière qui coule dans la petite ville ancienne d'Alekseïev.

J'y suis né et j'y habite.

Le quai est bordé de peupliers tous identiques dont les branches cassées ou coupées ont été cautérisées avec un antifongique; sur les bancs disposés comme sur un échiquier sont gravées des déclarations d'amour, des numéros de téléphone, des obscénités.

La pluie coule dans mon cou, je mets ma capuche. Le vent se renforce. Je rentre la tête dans les épaules et continue mon chemin. Les vagues d'un gris de plomb déferlent sur les dalles de granit; sur l'autre rive, l'hôtel Rossia, dans l'abandon, écarquille les trous noirs de ses fenêtres. Les bateaux-mouches somnoient près du pont piétonnier en dos-d'âne.

Le Kremlin est sombre et austère. Au loin, figé sur sa monture, un guerrier brandit son épée.

Statue d'un preux russe. Les nouveaux diplômés de la faculté d'histoire ont une tradition : celle d'écrire des graffiti sur les énormes couilles en bronze du cheval.

Je traverse le pont.

C'est ici qu'elle et moi nous nous sommes connus.

Je suis comme tous les autres.

Je suis simplement l'un parmi beaucoup d'autres.

« Bonne nuit.

— Salut! Comment ça va?

— Super bien! »

C'est Igor.

Il est comme moi en deuxième année de fac de médecine (lui en stomatologie, moi en médecine). En attendant, nous sommes tous les deux brancardiers, chargés du transport des cadavres. Nous sommes coéquipiers. Il a pratiquement raté les premiers partiels. Il joue de la guitare dans un groupe de rock peu connu, vit dans un foyer. C'est un gars baraqué, aux cheveux coupés très courts, maître ès sports en judo. C'est un albinos. Même ses cils sont blancs. Il se laisse pousser la barbe à la BG¹. Dans notre fac, il n'y a pas de département d'études militaires; Igor a de

1. Boris Grebenshikov, star du rock russe, fondateur du groupe Aquarium.

très mauvais résultats et il a peur que le bureau de recrutement ne lui envoie bientôt sa convocation.

« Kit, me dit-il, comment éviter l'armée ? »

Kit, c'est moi.

« Il y a un moyen.

— Vas-y, explique !

— Tu mets ta tête pendant une demi-heure dans un tonneau d'acide sulfurique concentré, et tu cours ensuite au bureau de recrutement. On t'accordera un sursis pour n'importe quel motif. Jusqu'à ce qu'il te pousse une nouvelle tête.

— Va te faire foutre, avec tes plaisanteries à la noix ! Tu as de la veine, toi ! Tu n'es pas obligé d'y aller, à l'armée. »

Je hausse les épaules.

« Une malformation congénitale au cœur, c'est une chance à ton avis ?

— Excuse-moi, j'ai dit ça sans réfléchir...

— On y va.

— D'accord. »

Le nom du club est symbolique, la décoration est à l'avenant : c'est comme si on se retrouvait dans la cale d'un bateau. Il y a des compartiments séparés par des cloisons, des cordes qui pendent comme de gros serpents, des lampes protégées par des muselières d'acier, des coupes, au-dessus du comptoir, accrochées à de gigantesques hameçons. Des pistolets sous verre antichoc.

Dans un immense aquarium circulent des escaliers semblables à des pointes de flèches vivantes; une amende de deux cent mille roubles est infligée pour toute dégradation de cet aquarium.

L'établissement est à la mode.

Nous passons l'argent par le petit guichet, la caissière nous tend les billets, nous entrons. Ici, comme dans la légende, chaque créature est assurée de trouver sa moitié...

« Des armes, de la drogue? interroge le vigile en promenant un truc métallique étrange sur mes hanches.

— Merci! »

Nous laissons nos blousons au vestiaire. Je suis Igor dans le bar du sous-sol.

Des adolescentes en paillettes se contorsionnent au son d'un remix de Nirvana.

Kurt Cobain doit se retourner dans sa tombe.

Des rayons de toutes les couleurs percent l'air épais – mélange de tabac, d'eau de toilette et de relents d'alcool. Sur les murs s'agitent des ombres étranges, brisées. C'est le sabbat chimique moderne. Une fille fonce sur moi: elle a des prunelles pas plus grandes que des têtes d'épingle, un rouge malsain sur les pommettes.

« Tu viens? me dit-elle. C'est pas cher.

— Pas aujourd'hui. »